

CAMP DE FLOSSENBURG - KOMMANDO DE LEITMERITZ

TEMOIGNAGE de Georges ARAGNOL

Le Kommando Richard était situé à Leitmeritz et il réalisa l'aménagement de 30km de galeries dans les collines avoisinantes afin d'accueillir une usine souterraine d'armes secrètes les V1 et V2.

Ce camp a compté jusqu'à 10 mille détenus, il y avait là-dedans quelque 180 pauvres petits Français arrivés le 24 juillet 1944, perdus dans une masse de Russes, de Polonais, c'était la majorité. Nous étions déjà malmenés par nos coreligionnaires, sans parler des kapos qui eux aussi l'étaient, sans parler des kapos allemands de droit commun, c'étaient donc ce que l'on appelait des "Soldiers", ceux qui savaient parler allemand et ils essayaient d'avoir un poste de kapo ou de chef de bloc ou de chef de chambre etc. C'est vous dire que nous avons beaucoup pâti dans ce camp.

Ce camp avait été créé, d'après ce que l'on nous avait dit, à partir du mois de mai 1944. Il était très mal organisé, très mal pourvu en nourriture ; il y avait des silos qui avaient été aménagés entre les deux rangées de barbelés qui avaient reçu beaucoup plus de rutabagas que de pommes de terre, si bien que la soupe que nous avions là-bas, c'était quelque chose de désastreux par rapport aux autres camps ou aux autres kommandos. Par exemple nous, nous arrivions de Dachau, ici c'était le quart de nourriture que nous avions à Dachau où nous ne travaillions pas, puisque nous étions en quarantaine, alors qu'ici avec nos douze heures de travail et la nourriture que nous avions, c'était quelque chose d'épouvantable.

Pour construire cette usine, ce sont tous les travaux afférents à la construction d'une usine souterraine. C'était dans des anciennes carrières de pierre à chaux. Alors dans les différents chantiers qu'il y avait : l'amenée d'eau, l'amenée de gaz, Léon Mégevand a travaillé à cette canalisation de gaz qui se faisait très loin du camp. Moi, j'ai travaillé à la canalisation qui montait depuis l'Elbe, on pompait l'eau dans l'Elbe et on la remontait sur la colline, pour alimenter l'usine. Il y avait également la construction de deux petites voies ferrées dites "voies ferrées des collines" et il y avait la plate-forme de l'embranchement sur la voie ferrée, près de la gare de Leitmeritz. Alors c'était le béton, le terrassement, le déchargement des wagons, plus tard le déchargement des machines, c'était donc un travail très, très pénible.

Il y avait un Kommando encore plus spécialisé qui était encore plus pénible au point de vue travaux.

Au mois de septembre, nous avons eu un lieutenant SS responsable des travaux, qui lui, a trouvé que les travaux n'avançaient pas assez vite. Dans l'état où étaient les gars, ils ne pouvaient pas fournir un gros effort, si bien qu'il a décidé d'augmenter la nourriture et de nous faire travailler en trois-huit. Ça a duré un mois ou cinq semaines, guère plus, et ce lieutenant est reparti. Et c'est retombé comme avant, sauf qu'il y a eu une équipe de nuit.

Dans cette équipe de nuit, j'ai eu la chance d'y travailler à partir du mois de novembre 1944.

C'est un peu pour ça que je m'en suis tiré, car le travail de nuit est plus pénible si on travaille, mais comme il y a moins de surveillance, on travaillait beaucoup moins et à partir du mois de janvier 1945, c'était vers le 14 ou le 15, j'ai eu la chance de travailler avec des Tchèques. C'étaient des "Requis", c'étaient des STO Tchèques, nous étions deux zébrés et deux civils tchèques. Alors là, on faisait l'agrandissement de la galerie, c'est-à-dire que nous faisons des trous de mine pour porter les gabarits à quatre mètres sur quatre.

C'était l'artificier qui venait pour faire sauter la volée et lorsque ça réussissait bien, nous sommes restés deux fois quatre jours sans avoir à travailler. Nous, on ne déblayait pas, c'est une autre équipe qui faisait le chargement des wagonnets. C'est un peu ce qui nous a permis, ^{de tenir} avec ce que les Tchèques nous ont donné en nourriture, parce que tous les quinze jours, ils rentraient chez eux, et ils en ramenaient un peu. C'est ce qui m'a permis de m'en sortir, sinon j'aurais subi le même sort que tous les autres Français qui ont fondu comme neige au soleil dans ce Kommando.

Pour vous situer la rapidité à laquelle les gars sont morts, depuis l'arrivée le 24 juillet 1944 à la Toussaint, c'est-à-dire trois mois après, on se retrouvait une quarantaine seulement de vivants et de tous ceux qui se trouvaient dans ce camp, il en est resté quatre.

Quatre sur cent quatre-vingt.

C'est ce qui fait dire que c'était le Kommando le plus meurtrier de toute l'Allemagne.

Georges ARAGNOL

(D'après les enregistrements de l'Amicale de Flossenbürg)